

Bernard GÈZE

Un siècle de spéléologie innovante
par Bernard Gèze

Pour l'année 1980, Edouard-Affud MARTEL écrit un énorme volume intitulé: « La Spéléologie au 20^e siècle ». Evidemment il y ~~présente~~ ^{propose} ses explorations, ses observations et ses idées personnelles en se présentant comme le « porte-drapeau » de la spéléologie ~~moderne~~ ^{interdisciplinaire} (on a dit depuis la « locomotive »). Mais comme il était tout de même honnête, il citait aussi les travaux de ses très nombreux correspondants dans le monde entier. Bien entendu, il y a eu depuis d'autres « locomotives » qui ont activé la marche de la spéléologie.



Pendant l'ouverture du Colloque de spéléologie méditerranéenne à Athènes en juillet 1971. Photographie Claude Bou.

Bernard Gèze et ses attaches avec la spéléologie tarnaise

Claude BOU *

Malgré cette opinion défavorable, il nous avait en la circonstance, et avec beaucoup de "fair play", apporté toute son aide. Il devait, par la suite, citer l'exemple particulier du Drac dans une communication faite lors du 2^{ème} Congrès international de spéléologie en 1958 et intitulée "Caractères fondamentaux des circulations karstiques".

Bernard Gèze participa aussi, en juillet-août 1949, au camp spéléologique organisé par le Spéléo-club de Montpellier dans le Minervois. À cette occasion, il obtint de l'abbé Cathala que celui-ci nous permette d'admirer, sous sa conduite, dans la grotte d'Aldène, les empreintes de pas d'hommes préhistoriques qu'il y avait découvertes peu auparavant. Mon ami Henri Paloc était également convié à cette vision inoubliable qui avait tant ému Norbert Casteret quand l'abbé Cathala lui avait montré ces traces de nos lointains ancêtres.

Bernard Gèze a beaucoup voyagé et a pu ainsi voir et apprécier les plus beaux paysages karstiques de la planète en même temps qu'il explorait ou visitait un grand nombre de cavités majeures en France ou à l'étranger.

Mais je suis persuadé qu'arrivé au soir de sa vie, il donnait, dans ses souvenirs, une place privilégiée aux garrigues montpelliéraines et aux cavités modestes qu'il y avait explorées dans sa jeunesse, les unes comme les autres ayant déterminé l'orientation de sa remarquable carrière de géologue et de spéléologue.

Le territoire karstique tarnais est modeste et possède peu de cavités naturelles dignes de l'intérêt d'un grand spéléologue. Depuis son enfance, Bernard Gèze fréquentait régulièrement en été la maison familiale des Sabatayrenc sur la commune de Marssac, huit kilomètres à l'ouest d'Albi. C'est donc l'implantation familiale albigeoise qui devint la base logistique pour organiser les nombreuses activités souterraines et géologiques dans le Quercy et dans la Montagne Noire occidentale. Menant les études secondaires et universitaires à Montpellier, il était naturel que l'attrait de l'exploration souterraine se développe vers les grottes languedociennes. Mais les vacances estivales albigeoises étaient régulièrement occupées par des excursions vers les gorges de l'Aveyron. Revenant ces dernières années sur les lieux de ses premières expéditions, nous retrouvions en suivant la fidèle 2 CV les "raccourcis" que prenaient Bernard Gèze et son jeune cousin Michel Durand-Delga. Nous pouvions évoquer avec humour les trois heures de mise en forme, bicyclettes chargées de sacs contenant les cordes de chanvre empruntées à la ferme, à travers les coteaux du Gaillacois et les petits cols de la forêt de la Grésigne, pour atteindre finalement les premiers causses jurassiques du Quercy, trente kilomètres au nord d'Albi.

Le premier travail scientifique du jeune agronome montpelliérain était publié dans les *Annales de l'Institut national agronomique* en 1937 : l'objet de cette étude était l'hydrogéologie de la région située aux confins des départements du Lot, de l'Aveyron, du Tarn-et-Garonne et du Tarn. Ce travail de référence était l'occasion de réaliser une étude de synthèse sur l'histoire

des réseaux aquifères aériens et souterrains reconnus sur la bordure sud-ouest du Massif central, de l'Éocène à l'époque actuelle. À l'occasion de prospections géologiques et d'explorations souterraines, il liait deux amis, Bernard Gèze et Albert Cavaillé, futur président fondateur de la Fédération française de spéléologie. Mais au-delà des conclusions générales sur l'hydrogéologie régionale, ce travail établissait de façon détaillée le lien entre les cavités karstiques et

leur remplissage sous un climat tropical humide du début du Tertiaire par les célèbres phosphorites du Quercy.

Dans la foulée, le géologue engageait un travail de thèse sous la direction du professeur Paul Fallot qui le prenait comme assistant au Collège de France. Pendant les années d'occupation allemande, Bernard Gèze va parcourir, toujours à bicyclette, mais avec les sacs pleins d'échantillons, les routes peu accueillantes de la Montagne Noire et des Cévennes dans les environs d'Alès. Ainsi est réalisée une étude exemplaire de synthèse qui va assurer la cohérence des observations de détail d'une dizaine d'illustres prédécesseurs. Reprenant ces dix dernières années les itinéraires de ses exploits de la période d'après guerre en rédigeant le *Guide géologique du Languedoc méditerranéen et de la Montagne Noire*, Bernard Gèze était généreux en anecdotes. Il évoquait avec le sourire gourmand les étapes gastronomiques où un oignon et un œuf constituaient un repas de maître dans une auberge des environs de Saint-Pons. Les sacs lourds d'échantillons, cachant les approvisionnements interdits, compromettaient la résistance du porte-bagages pourtant sérieusement renforcé, mais assuraient l'amélioration des menus de la table familiale à Montpellier. Les travaux minutieux de cartographie avec les remarquables séries de coupes conduisent alors à de surprenantes conclusions sur la tectonique. Ils modifient les visions sur la stratigraphie, le métamorphisme et la mise en place des roches

* Ancien secrétaire général adjoint de la Fédération française de spéléologie.

éruptives. Les restrictions budgétaires réduisant le nombre de pages aboutiront à la publication en 1949 d'un volume des *Mémoires de la Société géologique de France* résumant en 200 pages dix années de travail de terrain sur un territoire dépassant 100 km de long et plus de 40 km de large dans la seule Montagne Noire (à doubler si on ajoute les Cévennes méridionales). On ne peut tourner une page sans trouver un croquis, un tableau schématique, une série de coupes ou une carte, mais la forme "affirmative et didactique de cette synthèse" dont s'excuse l'auteur annonce les grandes qualités du pédagogue que sera Bernard Gèze.

Les spéléologues tarnais ne peuvent commencer un travail de documentation sur les Causses jurassiques du nord de leur département ou sur les bandes carbonatées primaires des monts de Lacaune et de Sorèze - leur Montagne Noire au sens réduit des géographes - sans ouvrir une carte géologique au 1/80 000 coordonnée par Bernard Gèze. C'est tout naturellement qu'une réunion technique houleuse succédant au sondage imprécis du grand puits de l'aven du Mont Marcou devait se terminer par une soirée de confrontation en septembre 1964 dans la cuisine de Sabatayrenc. Accompagné de Pierre Catalo qui dirigeait l'expédition, Jean Lautier nous ayant dévoilé l'adresse de vacances du maître de la géologie locale (sans compromettre le secret professionnel de l'inspecteur des P.T.T. qui recevait régulièrement la visite amicale de l'universitaire parisien en vacance au guichet de la poste d'Albi), je devais faire la connaissance du professeur dont je cernais difficilement la personnalité bien que les écrits me soient familiers. La question était directement posée : pouvait-il exister dans l'écaïlle du Mont Marcou, s'ouvrant dans la faille reconnue par l'illustre prédécesseur Robert de Joly, un puits de plus de 230 m de profondeur ? Il était difficile, même pour un grand professeur, de transformer les espérances d'une jeune équipe de spéléologues en certitude. Rendez-vous était pris pour juillet 1965 où Bernard Gèze nous retrouvait le lendemain de la première descente de la magnifique verticale absolue (loin des parois) de 165 m. L'aven du Mont Marcou était alors, avec ses -350 m, le gouffre le plus profond du Massif central, et l'une des plus belles verticales d'Europe. En m'offrant le volume tout frais imprimé de *La spéléologie scientifique*, l'auteur me conseillait d'assouvir ma curiosité en explorant d'abord avant d'émettre des doutes sur les hypothèses farfelues de mes camarades spéléologues.



Bernard Gèze en 1978, pour son jubilé spéléologique, sortant de la grotte du Janoye après visite des premières peintures préhistoriques tarnaises. Photographie Claude Bou.

À l'occasion du rassemblement spéléologique national qui regroupait en mai 1975 à Albi plus de 800 spéléologues français et leurs invités polonais et espagnols, il parut évident de profiter de l'autorité scientifique de Bernard Gèze, de sa qualité de président de l'Union internationale de spéléologie et de son amical voisinage estival pour que les Albigeois l'adoptent dans le comité organisateur. Cette manœuvre fut appréciée par l'intéressé à un moment où de grands efforts restaient à faire pour renouer les liens entre les spéléologues scientifiques et sportifs. Ce fut du reste un des objets des missions que devaient me confier mes collègues du conseil de la fédération, dans les années qui suivirent.

C'est tout naturellement que je pris l'habitude de rencontrer chaque été Bernard Gèze à Marssac. Nous trouvions ainsi pendant vingt ans un prétexte pour passer une journée sur ou sous le terrain. Le professeur prenait connaissance des dernières découvertes locales, souvent très modestes, mais toujours riches d'enseignements et valorisées lors de son agréable visite. Ce fut pour moi l'occasion de créer des liens de sympathie avec ses fils Raymond et Frédéric, plus tard avec sa fille Isabelle, mais également avec le cousin géologue, le professeur Michel Durand-Delga, fraîchement émigré de l'université parisienne pour occuper une chaire de géologie méditerranéenne au pied des Pyrénées. Les excursions familiales voyaient leurs

effectifs s'accroître au fil des années avec les petits-fils ; Raymond et son épouse libanaise parvenaient à oublier l'enfer de Beyrouth une année sur deux. Toujours attentive, Madame Gèze assurait l'intendance et la garde des plus petits pendant les visites jugées périlleuses. C'était pour le professeur de lycée albigeois que j'étais devenu une bonne occasion de recyclage en géologie. Pendant les confrontations sur le terrain, c'était toujours avec humour que Bernard Gèze commentait les dernières nouvelles de la limite Permien-Trias mise en évidence sur quelques dizaines de centimètres d'affleurement par un thésard du professeur Durand-Delga en forêt de Grésigne, territoire des premiers pas géologiques et des premières publications communes des cousins géologues. Lors d'un itinéraire choisi sur une coupe de la Montagne Noire, c'était l'occasion de renverser le sens d'un chevauchement de la thèse historique de 1949 et de commenter l'évolution des méthodes de la géologie. L'auteur corrigeait soigneusement au crayon l'exemplaire que je faisais suivre en tenant compte des dernières publications de l'école montpelliéraine du professeur Mattauer. Sur un demi-siècle, nous passions du levé en vélo-marteau exprimé en kilogramme (de cailloux) pour dix kilomètres, aux lames minces sous microscope pour une série d'affleurements soigneusement choisis sur quelques mètres de distance.

Les plus belles heures de ces rencontres furent certainement celles d'une petite fête arrosée comme il se doit dans notre région au mousseux de Gaillac. En 1978, à l'occasion d'une visite de la grotte aux Vénus de la Madeleine des Albis en compagnie du découvreur Henri Bessac, Bernard Gèze avouait à son actif cinquante ans de spéléologie. Ce fut un excellent prétexte à l'évocation des souvenirs sahariens des deux partenaires de la rencontre. Henri Bessac, chauffeur détaché des Compagnies sahariennes à l'Institut français d'Afrique noire, avait accompagné Théodore Monod vers les célèbres peintures du Tassili qui devaient inspirer la découverte tarnaise. Mais la surprise vint de Jean Lautier qui nous entraîna l'après-midi devant les peintures paléolithiques découvertes quelques mois plus tôt dans la grotte du Travers de Janoye. Les premières peintures préhistoriques mises au jour dans le Tarn couronnaient la petite manifestation amicale du jubilé de Bernard Gèze et établissaient définitivement l'intérêt scientifique de la commune de Penne où il avait fait ses premiers pas sous terre.

Quelques années plus tard, nous visitons les trois ruisseaux souterrains qui avaient été transformés en adductions d'eau potable pour la même commune, performance qui avait apporté le prix Martel - de Joly à la petite équipe tarnaise. Bernard Gèze était toujours à l'affût et prêt à commenter les derniers bricolages technologiques qui nous permettaient de transformer ces captages en stations d'acquisition de données, presque aussi performantes que celles du Laboratoire souterrain de Moulis (elles avaient d'ailleurs été initiées par Alain Mangin). Pendant que nous équipions nos éclairages, son regard se porta sur deux rondins de cuivre coudés. Il me demanda avec malice si je n'avais pas oublié de protéger l'installation électronique avec les prises de terre, émettant aussitôt des soupçons sur mes compétences dans le domaine de la radiesthésie. Aussi modestement que possible, je lui garantisais les résultats d'une technique qui me permettait de déceler la présence d'une canalisation souterraine à la verticale... et même d'une ligne de moyenne tension située six mètres au-dessus de ma tête. Démonstration était faite autour du puits donnant accès au ruisseau souterrain d'Amiel que nous allions visiter. Après un essai et plusieurs recoupements, la technique fournissant des données reproductibles, l'éminent hydrogéologue fit quelques commentaires sur les expériences

auxquelles il avait déjà assisté, mais constatait, baguettes de cuivre en main, que pour lui aussi "ça marchait". Nous devions en rester à ces faits, regrettant que cette méthode ait coûté un siège d'académicien au professeur Yves Rocard. Deux mois plus tard, me rendant visite, il me demandait si je pouvais lui prêter mes instruments pour retrouver la trace d'une canalisation perdue dans la cour de Sabatayrenc. Les années suivantes, je devais oublier l'anecdote jusqu'à la lecture du *Spelunca* n°40. Les spéléologues peuvent relire le "mea culpa d'un sceptique", et s'ils évitent de faire de la radiesthésie une science ou une religion, ils pourront marcher agréablement, baguettes en main, le long des failles et des réseaux souterrains, comme nous imaginons la silhouette du professeur sur le causse de Padirac.

Je devais revoir Bernard Gèze en août dernier, à mon retour de Sibérie où les karstologues bordelais m'avaient entraîné. C'était l'occasion de lui transmettre le bonjour, les amitiés et des nouvelles de géologues russes, slovènes et polonais qui nous avaient accueillis et accompagnés. En novembre, de retour d'une exploration prometteuse dans un ruisseau souterrain situé dans la montagne du Marcou, mon épouse m'expédiait sans délai, le dimanche soir, dans la clinique albigeoise où le S.A.M.U. avait amené notre ami. J'avais pour mission de récupérer sa voiture sur les lieux où il avait eu un malaise respiratoire, suite probable d'une histoplasmose, triste souvenir des cavernes cubaines. Dans une chambre voisine de celle où je m'étais réveillé un an plus tôt après avoir été frôlé par un échantillon de calcaire géorgien du Mont Marcou, je devais retrouver pendant quelques jours le professeur. Transmettant le courrier d'amis géologues et spéléologues qui le sollicitaient pour un texte qu'il se pressait de rédiger, nous échangeons quelques projets d'excursion pour l'année à venir. Une rapide récupération lui permettait de rejoindre le domicile parisien où Isabelle Gèze me transmettait des nouvelles confiantes après une courte hospitalisation.

Une semaine plus tard, le professeur Durand-Delga me donnait rendez-vous le 12 décembre devant le petit cimetière de l'église de Terssac d'Albigeois où Bernard Gèze avait souhaité rejoindre son épouse disparue un an et demi plus tôt. Entouré de sa proche famille, le professeur rejoignait discrètement le Monde souterrain.

Bernard Gèze, mon professeur et mon ami

Emmanuel SERVAT *

C'est à travers quelques moments de notre vie commune que je voudrais évoquer l'image de Bernard Gèze.

Comment nous sommes-nous rencontrés ? Je faisais partie de la promotion 1944-1946 des élèves de l'École nationale d'agriculture de Montpellier (aujourd'hui E.N.S.A.M.), première promotion d'après guerre, qui entamait le 20 février 1945, avec cinq mois de retard - l'armistice fut signé en mai - sa première année de scolarité !

C'était un jeune ingénieur agronome, Bernard Gèze, qui assurait l'enseignement de la géologie. Lors de son premier cours, il nous reçut aimablement et nous présenta son programme qui nous parut bien correspondre à nos souhaits car l'étudiant d'alors pensait plus aux applications agronomiques qu'à l'enseignement théorique de base. Son cours était remarquablement clair, illustré par des croquis très bien dessinés au tableau noir et par des exemples qui nous faisaient rêver d'excursions.

À l'époque, les déplacements étaient difficiles et c'est à bicyclette qu'il nous amena voir l'anticlinal du Pic Saint Loup, à une trentaine de kilomètres de l'école, et collecter des fossiles : ce fut une révélation pour tous les étudiants de la promotion, qui en gardent encore un excellent souvenir.

Lui ayant fait part en cours d'année de mon goût pour la géologie et la pédologie, il me proposa, sous réserve que je remonte ma moyenne en deuxième année (ce qui fut fait), de tenter d'obtenir pour moi un poste d'assistant (ce qu'il obtint) : je devins ainsi, le 15 octobre 1946, le premier assistant du professeur Gèze et ce fut le début d'une longue collaboration.

Après son départ à Paris, je pris sa succession, mais il ne cessa de suivre les progrès du Laboratoire de pédologie dont j'avais pu obtenir la création à Montpellier, annexé à la chaire de géologie.

* Professeur honoraire à l'École nationale supérieure d'agronomie de Montpellier.